

Brutus

Julien Grand-Clément

Printemps 2017

Chapitre 1

Une larme

Une larme, et puis une autre ; et bientôt toute sa peine coula en rivière claire sur ses joues sales, sur ses vêtements humides du sang des autres, qui était pourtant, aussi, le sien. Car dans le fracas des armes et la cohue de la bataille, c'étaient des frères qui avaient abattu des frères, des pères qui avaient enlevé leur fils, des citoyens qui s'étaient entretués, et le sang qui coulait encore dans la plaine de Pharsale unissait dans une même mare odieuse les absurdes victimes.

Au camp c'était à présent de longs sanglots, de sourdes plaintes qui animaient son corps d'un mouvement saccadé et terrifiant. Assis à même le sol au milieu de sa tente, sur cette terre nue où fleurissaient encore, à l'aube, les espoirs d'une victoire ô combien décisive pour la survie de la République Romaine, il ôta sa lourde cuirasse qui désormais ne le protégerait plus contre les mille coups du destin triomphant, et attendit. Il pouvait entendre l'agitation qui régnait dans le camp, le vacarme des armes que l'on jette dans la fuite, le râle des blessés que l'on traîne, et par-dessus tout cela, les trompettes des légions victorieuses qui avançaient à présent comme une force inébranlable vers le dernier abri des vaincus. Tétanisé, Brutus ne songeait même pas à fuir. Sous ses yeux s'était déroulée la bataille qui scellerait à tout jamais le sort de la République, le dernier soubresaut de résistance du Sénat. A présent, défaite, misérable, l'armée loyaliste ne se relèverait plus.

Il se remémorait les longues heures passées à élaborer une stratégie pour sortir de l'étau où la fuite en avant de Pompée les avait confinés, au fin fond de la sauvage Thessalie. Il admirait en lui l'homme qui avait mis au pas les pirates de Méditerranée, le fier vainqueur de Mithridate, l'ultime rempart des

armées Républicaines contre cet "adultère chauve" comme le surnommait effrontément ses propres légions. Oui, lorsque les troupes de César avaient franchi le Rubicon et étaient entrées en armes sur le territoire romain, son cœur n'avait pas hésité un seul instant, et il avait aussitôt rejoint l'armée du Sénat dans sa fuite.

Mais comment n'avait-il pas compris plus tôt que les légions de César prendraient assurément l'ascendant sur le champ de bataille ? Les armées de la République étaient principalement constituées de vieux vétérans des campagnes contre Mithridate, qui avaient rejoint leur ancien chef par loyauté, mais dont la valeur s'était érodée avec l'âge, comme l'eau polit une pierre jusqu'à en émousser le tranchant ; ou alors c'étaient de jeunes aristocrates, étrangers à la rude vie des campagnes militaires, qui allaient jusqu'à craindre les cicatrices de la guerre sur leurs jeunes visages, alors que César était entouré de ses troupes de la guerre des Gaules, qui comptaient parmi les plus aguerries du monde Romain. Cette bataille avait été une débâcle totale.

Et maintenant, quel grand malheur pouvait encore s'abattre sur lui ? Sans même attendre l'issue, anticipant la défaite, son propre général avait fui en direction de l'Égypte dans l'intention de rassembler une autre armée. Mais lui, Marcus Junius Brutus, avait choisi de rester, de mourir en ce jour, car il ne voulait pas voir Rome sous les chaînes du tyran, il ne voulait pas voir la République, ce précieux héritage de plusieurs siècles, ce glorieux édifice de la raison humaine face à la tyrannie, tomber sous la coupe de l'orgueilleux César.

Les gémissements des blessés avaient laissé place au chaos de la mise à sac du camp. Il pouvait voir les légionnaires de César fouiller jusqu'à la dernière tente pour en voler le moindre bien que d'infortunés soldats avaient dû laisser dans leur fuite. Lui n'offrirait même pas de résistance à leur soif d'or, assis presque nu à même le sol ; et peu lui importait si dans leur furie ces pillards arrachaient jusqu'à sa vie.

Après un moment, une troupe d'une douzaine de légionnaires s'arrêta en face de sa tente ; il entendit un homme descendre de son cheval, puis s'approcher lentement de la porte. « Tout est fini », pensa-t-il. Tout son esprit était précisément tendu vers l'apparition prochaine de cet homme, qui, sans aucun doute, serait pour lui la dernière. Brutus resta assis et ferma les yeux, comme pour puiser au fond de sa conscience le courage de faire face

à son meurtrier. L'homme entra d'un pas lent et assuré, s'approcha à portée de glaive, et enfin s'arrêta sans un mot. Un silence glaçant s'était installé ; enfin il l'entendit s'agenouiller face à lui, si bien qu'il pouvait deviner, malgré ses yeux fermés, la proximité intrusive de l'inconnu.

« Brutus », dit enfin l'homme. Il reconnut cette voix puissante et douce à la fois. Ouvrant les yeux, il découvrit avec étonnement ces traits qui lui étaient si familiers, ces yeux d'un éclat sans égal, ces yeux qui portaient au monde l'âme de l'homme qui le regardait toujours, calmement, et attendait qu'il prenne la parole. Il ne put demeurer silencieux plus longtemps.

« Que faites-vous ici, fossoyeur de la justice, ennemi de toute raison ? Il n'aura pas suffi que vous renversiez la République, vous souhaitez maintenant exécuter tous les Patriciens de vos propres mains ? » trouva-t-il la force de dire à César, le foudroyant du regard.

« Allez-y. Vous apprendrez comment les hommes de la République meurent pour elle. »

À moins d'un mètre de lui, César le dévisageait silencieusement. Ses yeux pénétraient l'âme de Brutus, et n'y trouvaient qu'une résolution sans faille, l'opposition la plus sincère et déterminée. Une minute s'écoula ainsi dans un silence insondable qui écrasait encore davantage sa conscience tourmentée. Il ne comprenait pas ce qu'attendait César pour donner l'ordre de le mettre à mort, ou pour l'abattre lui-même, alors que son armée maîtrisait à présent le camp et que Brutus avait été un des soutiens les plus implacables de la République. Il n'attendait aucune pitié d'un chef de guerre aussi expérimenté, et d'ailleurs ne la recherchait pas ; mais il lui était désagréable de se sentir comme ces feuilles au seuil de l'automne, aux couleurs pourtant encore vives, que le vent ballote en mouvements insensés avant de les précipiter inexorablement jusqu'à terre.

« Connaissez-vous, mon ami, le sort réservé aux armées de la République que j'ai vaincues en Espagne ? » demanda finalement César d'un ton égal.

« Oui » répondit amèrement Brutus.

César choisissait ses mots avec soin ; il savait qu'il avait un grand ascendant sur Brutus, et tirait parti de la situation. Il inspectait avec attention l'intérieur de la tente, le sol et la terre noire, les tuniques dans un coin qui dépassaient d'un coffre négligemment ouvert, les meubles nombreux, l'armure de Brutus à terre à quelques mètres, son glaive, hors de portée. Il sourit, puis à nouveau porta son attention sur Brutus.

« Et ? Qu'en pensez-vous ? » reprit César.

Dans le camp, le pillage continuait et les troupes victorieuses se rassemblaient sur la place centrale ; la morne litanie des marches au pas faisait planer une atmosphère irréaliste sur leur discussion entrecoupée de ces silences intenablement.

« Je ne désire pas survivre à cette défaite honteuse. Tous ces généraux, Afranius, Petrius, Varron... Ils auraient dû choisir la mort en Espagne, et il en est de même de leurs hommes. Les armées Républicaines ont beau avoir été vaincues, le Sénat ne se rendra jamais. Je ne veux pas de votre pitié » dit Brutus sans quitter César des yeux.

Un second groupe de soldats s'approcha de la tente puis s'arrêta près du premier en barrant l'entrée. Brutus savait déjà qu'il ne pouvait s'enfuir, et d'ailleurs il avait fait le choix de faire face au vainqueur afin ne pas voir les lendemains de la tyrannie ; mais ce deuxième groupe fut pour lui comme une menace qui se rapprochait encore. Voyant la peur lui monter au visage, César sortit son glaive sans le quitter des yeux, et le posa lentement à terre à ses côtés, dans un geste qui ajouta à l'inquiétude de Brutus : que devait-il y lire, une menace ou une ouverture ?

« Pourquoi avez-vous suivi Pompée ? Il a fait assassiner votre père durant votre jeunesse, et aujourd'hui le voici en général qui déserte sa propre armée, renchérit César. Vous en avez conscience, n'est-ce pas ? »

« Votre foi en votre grandeur vous aveugle. Pompée n'est qu'un général ; ce n'est pas lui que j'ai suivi. J'ai combattu pour la République, non pour un homme. Pouvez-vous même comprendre cela ? Que les armées que vous avez vaincues aujourd'hui ne sont pas celles de Pompée ? Ce sont celles de la République. Vos légions ne vous sont qu'une armée personnelle. Non, nous nous battons pour une idée. Non pour la richesse et la gloire, comme vous

l'avez fait durant la guerre des Gaules, répondit Brutus. Mon père a été assassiné sur ordre de Pompée car il avait dressé ses armées contre le Sénat ; voilà la justice rendue, et peu m'importe les larmes qu'elle arracha à l'enfant de jadis. Vous n'êtes pas le premier tyran à tourner vos armes contre Rome ; mais le Peuple n'acceptera jamais le retour des rois. Jamais » répondit Brutus d'une traite.

Il sentait que César le poussait dans ses retranchements, et il avait dit tout cela sur le ton le plus insolent. César se releva alors avec son épée ; son visage exprimait encore de la bienveillance pour Brutus, mais le ton de sa voix avait changé.

« La République est corrompue. Vous le savez, ajouta-t-il. Vous avez vu comment les Patriciens, les Chevaliers tirent profit de toutes nos conquêtes, en Egypte, en Syrie, en Grèce, partout, et à présent en Gaule. Vous les avez vus manipuler le Peuple au sein même de Rome, pour servir leurs propres intérêts. Vous avez vu à quel point le Peuple est épuisé et las des guerres civiles de ces dernières décennies. Vous savez qu'aujourd'hui c'est l'idée même de la République qui est corrompue » conclut César.

« Cela reste notre héritage. Si la République est corrompue, alors nous la réformerons ; mais ensemble. Rome ne sera jamais gouvernée par un seul homme, quoi qu'il advienne. Nous autres, Patriciens, nous vous combattons toujours, vous les tyrans, vous la folie, vous qui voulez priver les hommes de leur liberté, et pire, les priver de leurs lois. N'avez-vous donc pas vu cette gigantesque masse d'hommes qui s'est rassemblée pour vous combattre aujourd'hui ? » répondit Brutus, qui sentait pourtant que César voyait en partie juste sur la corruption de la classe patricienne.

César le dévisageait toujours intensément ; il était calme, et sentait que ses prochains mots seraient décisifs.

« Et vous avez été vaincu », dit-il.

La simplicité et l'évidence de ces quelques mots atteignirent Brutus de plein fouet.

« Vous avez été vaincu, Brutus », répéta César.

Brutus ne répondait rien. Ces paroles résonnaient en lui comme un écho dans la déchirure qu'elles avaient soudain créée dans sa foi en la République, avec un caractère si entier et si absolu qu'elles lui révélèrent toute l'inadmissible vérité de cette simple remarque et de ses conséquences. Cette courte phrase avait eu infiniment plus d'effet sur lui que les longues tirades précédentes. Il savait que jamais Pompée ne parviendrait à rassembler des forces aussi importantes que celles qui s'étaient évanouies aujourd'hui.

« Vous êtes un jeune patricien, sans doute le plus vertueux et le plus digne de mon admiration à cet instant, admit César. Vous savez que je vous ai toujours respecté, considéré comme mon propre fils. Aujourd'hui, vous êtes prêt à mourir pour vos idées. Vous parlez des armées Républicaines. Vous parlez du Peuple, des Patriciens, de la Tyrannie, de Rome, de l'Espagne, de Pompée. Mais vous avez grandi en Grèce, entouré de philosophes, d'orateurs, de poètes. Vous ne connaissez pas la guerre, vous ne connaissez pas la politique. Vous ne connaissez ni le Sénat, ni la République, ni Pompée. Vous ne les connaissez pas comme je les connais. Ô combien différent serait votre idéalisme ! Mais mon jeune ami, votre pureté de cœur et de raison s'est construite dans une innocence sourde, au sein de jardins aveugles, par une nuit sans lune : elle a le goût du faux, elle sent le renfermé de ces vieilles écoles de rhétorique, où la brise du monde, celle qui entraîne les navires et féconde nos champs, celle qui porte les voies nouvelles, n'entre plus depuis bien longtemps. Oui, aujourd'hui, ma personne est souillée du meurtre de citoyens romains. Le sang de mes propres concitoyens. Aucun sang sur terre ne m'est aussi repoussant ; c'est une tache qui peut-être ne s'estompera jamais, et qu'aucune libation ne pourra purifier, plus répugnante que la plus répugnante des boues. Mais ne feignez pas l'ignorance. Vous le savez : cette guerre se termine aujourd'hui. Et avec celle-ci, ce siècle de désordre et de guerres civiles que votre cher Sénat n'a su endiguer. »

Brutus continuait de le dévisager mais son regard avait perdu cette lueur d'insolence qui le caractérisait plus tôt.

« Malgré votre jeunesse, il y a une chose qui ne vous a pas échappé, Marcus Junius Brutus. Vous connaissez la valeur de votre nom. Croyez-moi, je ne vous laisserai pas devenir un symbole. Vous vivrez, et serez protégé comme je vous ai toujours protégé dans votre carrière politique. À Chypre, en Cilicie, toujours. Même si vous avez tourné votre talent et vos armes contre ma personne, je vous porte encore autant d'amour qu'à n'importe quel membre

de ma famille. C'est pour cela que je vous pardonne, Brutus. Ne soyez pas inquiet. Toutes les institutions de la République seront préservées. Tous vos biens resteront en votre possession. Mais vous ne pouvez plus m'empêcher de prendre le pouvoir. Oubliez tout cela », dit finalement César.

Assis sur le sombre sol, Brutus l'écoutait, muet, et chacune des paroles de César s'enfonçait en lui comme la mer creuse peu à peu la falaise, jusqu'à ce que celle-ci cède soudain avec fracas, et oublie aux flots une partie d'elle-même. Il ne s'attendait pas du tout à une telle réaction de la part de César. Il ne pouvait à présent se donner la mort, et celle-ci ne viendrait pas du tyran. Que pouvait-il faire ?

« Attendez-moi à Rome jusqu'à la reddition de Pompée. Vous y serez en possession de vos biens, et votre famille vous y attend » conclut César, avant de se tourner sans laisser le temps à son interlocuteur de répondre et de sortir sans ajouter un mot.

Brutus était à présent seul dans la tente. Il pouvait entendre les soldats à l'entrée ; il savait que dans quelques minutes, ces hommes entreraient pour le capturer et l'emmenner à Rome sous bonne garde jusqu'à la fin de la guerre.

Il pouvait sentir toutes les chaînes de son nom sur ses épaules. Brutus. Brutus. Brutus était un don, une fierté, un fardeau. C'était le nom d'une des plus anciennes familles de Rome ; dans ses veines coulait le sang de Lucius Junius Brutus, le premier consul de la République, l'homme qui avait renversé la Monarchie, l'homme qui avait tué le dernier roi de Rome, Tarquin le Superbe, cinq siècles auparavant. Il se sentait abattu. Il avait conscience que César avait été indulgent : quelques instants plus tôt, il aurait pu le faire massacrer en un instant. Il savait que César l'avait toujours aidé et favorisé dans sa carrière politique, et que les dernières lueurs d'espoir de la République avaient disparu dans la fumée et la poussière des plaines de Pharsale. Et il sentait que la République n'était plus depuis longtemps le modèle de vertu et de rigueur que les Anciens avaient instauré. Mais comment pouvait-il donc concilier l'héritage de son nom, et une quelconque soumission à César ? Comment lui rendre sa bienveillance, quand tout son sang était celui d'un tyranicide ? Accepterait-il que l'exploit de son ancêtre puisse être pour lui l'étoile la plus brillante, celle qui le guiderait parmi la constellation de ses destinées ?

Chapitre 2

Jour après jour

Jour après jour, la fraîcheur s'installa dans la lumière immense du soir. Ce ne fut d'abord qu'un sursaut de frisson dans la caresse du vent, d'ordinaire si tendre aux épaules découvertes. Ce ne fut d'abord qu'une goutte passagère dans un océan de lumière. Mais imperceptiblement ce tressaillement s'est immiscé dans le royaume des aurores, comme la nostalgie dans un cœur blessé. A présent il règne en souverain parmi les alizés, et l'étreinte réconfortante de la brise n'est plus qu'un souvenir trouble pour la conscience inquiète du monde. L'univers lui-même s'est aligné sur ce souffle inquiétant, comme si c'était ce dernier qui dictait maintenant son humeur aux fleurs, et non plus leur joie ensoleillée de s'ouvrir chaque matin dans l'éternité.

Le vent résonne en longues plaintes parmi les songes du soir. A la recherche d'une oreille attentive, il conte aux forêts muettes ses tourments. Nul cœur pourtant qui, par quelque grâce, saurait supporter de telles confessions; venues de contrées si lointaines à nos rivages, elles expriment sans prononcer, sans donner de formes à leurs élans, et les hurlements de la brise resteront encore longtemps avec l'écho et le vide pour uniques réponses. Il leur faudra trouver une conscience pleine et ronde, prête à recevoir ce qui se forma un soir ancien au creux des courants aériens et qui depuis traverse l'univers en attendant de résonner en un cœur. Sans mots, par-delà les langages, comme la passion pénètre les âmes, sans assentiment aucun – saura-t-on jamais *écouter* ce souffle immémorial?

Alors, sans attendre que les natures furent prêtes, le froid mordant est descendu comme un marteau d'airain, achevant d'ensevelir les paysages sous son implacable velours. Les êtres le ressentent dans leurs chairs, grelottant de

leurs cœurs mélancoliques, songeant aux crépuscules d'autrefois, aux longues promenades sous la lune dans la torpeur de minuit, aux heures passées à deviner les étoiles. Les pierres se fendent, comme pour s'abandonner entièrement à ce nouveau maître intransigeant.

Avec lui, une nuit par trop présente s'est immiscée, vaste ténèbre qui rappellent aux hommes qu'eux sont nés baignés dans la lumière. Toute leur volonté n'y changera rien, et le monde est plongé dans de longs couloirs d'obscurités qui alternent, trop hâtivement peut-être, avec ces fenêtres de pâleurs qui définissent maintenant ce qui fut le jour. Orpheline de lumière, comme une fleur arrachée à sa terre dont le destin est de se faner irrémédiablement, dans la nostalgie du trésor perdu : la vie hésite encore à s'abandonner totalement à l'obscurité .

Et puis peu à peu la terre a remplacé son vaste manteau vermeil et pourrissant par un voile livide, à la fois doux et mordant à la paume. Cette enveloppe aux éclats rougeoyants, qui donnait à chaque instant du jour une touche de l'éclat de l'aurore, a disparu sous la neige qui vient délicatement recouvrir les prairies de son étouffante étreinte, comme un linge mortuaire. Aussi rapidement que les joues d'un enfant sous la surprise ou la crainte, le paysage a abandonné le pourpre et le rose pour une teinte blafarde. De la folle symphonie des couleurs des feuilles du monde il n'est rien resté, et voilà que les arbres ont bien du mal à se remémorer jusqu'aux ombes de leurs fières ramures passées.

Partout ont poussé les ruines claires au milieu des brumes, cathédrales de l'oubli qui évoquent encore grossièrement les contours des natures enfouies, dont les détails et les motifs ont été happés par la neige vorace, et dont seuls les ombes encore intactes laissent deviner l'identité. Au jour fugace, la blancheur éclatante du ciel renvoie à la clarté de ce sol gelé – la porcelaine intacte du paysage égare l'œil de sa pureté et les êtres eux-mêmes craignent de l'ébrécher. Seules, les étoiles rieuses s'amusent de ce curieux spectacle depuis leur firmament inchangé, imitant dans la nuit comme autant de subtiles flocons de neige suspendus dans l'espace, qui refuserait de venir rejoindre leur sœur la terre.

Ici l'arbre est nu et se révèle entier face à la vallée désertée. Il n'est plus complice de ce subtil réseau de prairies et de ruisseaux, de ce carnaval de buissons et de clairières, mais résistance verticale à la disparition de son

monde. Il hante le paysage nostalgique de toute sa sèche faiblesse, il est seul face à la plaine morte, lui l'ensommeillé.

Une à une, les feuilles sont d'abord tombées, comme autant d'abandon au souffle, comme par solidarité avec leurs compagnons fleuris à l'article de la mort. Alors, réduit à l'essence de son être, tronc et sève, sévère mais sûre colonne vertébrale de la vie, sans appareil aucun, il vivra pour qui croit en lui. En attendant les jours meilleurs.

Le monde trahi : c'est comme si la terre avait perdu son soleil et ne vivait plus que de la lune et de sa lumière froide et pâle. Celui-ci ne manque pourtant pas d'apparaître au crépuscule derrière les étendues gelées, mais il n'est plus qu'un fantôme privé de lui-même, le vague souvenir de la douceur des rayons d'une fois. Il n'est plus que le tourment de voir ce qui n'est plus à travers ce qui est encore, comme les ruines d'un très vieux temple dans les sables du désert, comme l'amour dans les yeux de l'enfant d'une veuve. Il n'est plus lui-même, et le monde non plus.

Plus un bruit au dehors. La neige atténue tout, du mouvement de l'eau jusqu'à l'écho des quelques convulsions de vie qui ont échappé à son emprise. Immense célébration du silence, abîme où s'engloutit toute conscience, vies suspendues aux perles de l'éternité : l'air lui-même pétrifié interdit au temps de suivre son cours.

Aux lacs ont succédé d'immense prairies, de gigantesques plaines glacées. Les ruisseaux ne constituent plus que de longs cheveux blancs entrelacés sur la trace de ce qui fut la terre – plus aucune de ces aspérités qui créent le charme du relief au détour d'un obstacle : le paysage s'est uni sous la baguette du froid. Les couleurs elles-mêmes se sont abandonnées à la clarté immaculée comme à une force irrésistible.

Mais sous cette lugubre mascarade fourmille la vie, qu'une force mystérieuse pousse encore à fleurir et à s'épanouir. Dans la chaumière près de l'âtre les hommes s'obstinent à vivre, ne se laissant dicter l'intransigeance du froid qu'avec de sourds regrets, déterminés à vivre pleinement dès que celui-ci aura relâché sa contrainte.

Sous ce masque blanc se dessine déjà un timide sourire, la promesse des bourgeons nouveaux, la danse réconfortante des soleils dans l'azur. Déjà, ça et là se mettent à perler les gouttes, qui ruisselleront bientôt en rivières triomphantes.

Chapitre 3

Une voix dans l'ombre

Une voix dans l'ombre de la nuit ; rien qu'un souffle, qui me pousse et m'entraîne. Encore une fois, je marche le long de ces mêmes couloirs. Dans l'obscurité le feu des torches fait danser la lumière sur le mur, le blanc de ma toge se pare de reflets jaunâtres. J'observe la flamme, cette danse sans but si ce n'est projeter les ombres des autres, bien réelles celles-ci. J'avance le long de ce couloir ; un tressaillement me surprend. Le poids de la lame me rappelle soudainement la présence de l'instrument de mort dans ma main. Je ne réalise pas tout à fait ce que je porte ici – est-ce la mort, le soulagement, la délivrance ? Mais pour qui est-il, ce poignard ? Pour moi ? Pour nous tous ? Pour lui, pour cette silhouette qui marche devant moi dans ce couloir, qui ne me voit pas encore ? Sa démarche est assurée pourtant, lui n'entend pas le souffle, la voix ... Il ne sait pas que derrière nous les murs disparaissent sans bruit, que tout se brouille comme l'eau claire sous une brise d'automne. Je n'entends plus le bruit de ses pas et pourtant je l'ai déjà presque rejoint ; je peux distinguer sa stature imposante, je devine sa respiration, profonde et calme. Il s'arrête un instant – sans en prendre conscience, je me suis arrêté aussi. Je tends ma main libre lentement, vers son épaule ...

Une goutte tombe du plafond – j'entends sa chute, elle résonne en moi, j'entends vibrer l'écho de sa disparition, de son éclatement dans tout mon être. Ma main est maintenant couverte d'un liquide rouge, sombre, épais. Est-ce du sang ? Pourquoi ? Le poignard est encore contre moi, et je n'ai pas touché l'inconnu - pas encore. Pourtant sa toge aussi se couvre de sang – est-ce le sien, le mien ? Il n'a pas tressailli, ne s'est pas retourné. Le sang – le voilà qui coule des murs, ruisselle en pluie fine sur mon visage, sur mes bras, jusque dans mon cœur il me semble ... J'essaie de me retourner – mais en vain ; le couloir derrière nous n'existe plus – a-t-il jamais existé ?

Je ne peux que fixer cette silhouette si proche mais qui déjà s'évapore, observer avec effroi son dos se tâcher de sang, deviner son visage, les atroces grimaces de douleurs qui doivent s'y dessiner ... Les murs se rapprochent aussi, imperceptiblement ...

Brutus poussa un cri d'effroi qui vint rompre le silence de la chambre. Autour de lui rien n'avait bougé, et l'étrange calme qui régnait dans la maison n'apaisait en rien l'horreur de sa vision. Car ce rêve, ce meurtre, dont il semblait être l'instigateur, il en avait fait l'expérience de façon répétée et il lui apparaissait chaque fois de plus en plus clair. La première fois, il lui était resté en mémoire quelques bribes de souvenirs, la lueur des torches, les longs murs blancs qui étaient à présent ruisselants du sang d'un autre. Puis une autre fois lui était apparue cette silhouette, cet inconnu d'abord si lointain et qui imperceptiblement se rapprochait – ou bien était-ce lui qui se rapprochait ? Et peu à peu s'était immiscé ce sang répugnant, ce sang qui coulait le long de ses mains à grosses gouttes, et le dos de l'homme, maculé de coups de poignards, et qui pourtant ne se défendait pas, et maintenant, il était si proche de l'inconnu qu'il pouvait presque en deviner le souffle. . .

Il reprenait peu à peu ses esprits. À ses cotés se tenait sa femme Porcia qu'il avait épousée un an auparavant, après avoir révoqué sa première épouse. Le cri d'effroi de Brutus l'avait réveillée et elle s'était rapprochée pour l'enlacer tendrement. Sa simple présence constituait pour Brutus le plus précieux des réconforts, elle lui apportait cette entièreté, cette plénitude que jamais il n'avait ressentie avec d'autres femmes ni même recherchée. Comme la rivière finit par se jeter dans la mer, s'abandonnant aux flots pour devenir plus qu'elle-même, elle lui était commencement et fin. À travers elle les barrières de l'Autre s'effaçait et, comme un vieux marin qui, à travers un océan d'une transparence soudaine et miraculeuse, pourrait apercevoir les trésors cachés des abysses, en elle Brutus pouvait lire l'aboutissement de son être et embrasser la profondeur infinie d'un autre lui-même. Enfin il sentait, ressentait même, sans frontière ni horizon, la vaste clairière de l'amour que renfermait Porcia, et son âme s'y épanouissait alors, comme un fluide s'étend lentement jusqu'à épouser les contours de l'espace qui l'étreint – mais quelle conscience emplirait la plaine infinie du cœur de l'être, autre que l'âme aimante ? Celle qui n'appréhende pas les largeurs de nos failles ni ne cherche à mesurer les chemins de nos doutes, celle qui ne cherche pas même à apprécier les couleurs et les parfums de cette tendre clairière, mais bien l'âme qui s'y étend sereinement comme un enfant se couche dans l'herbe encore fraîche

du matin, s'y laissant surprendre par l'humidité innocente, un sourire aux lèvres, sans dessein ni pensée ? L'intuition d'un autre futur, le soupçon de ce qu'aurait été un autre passé, une confiance infinie pour un autre soi-même, voilà ce qu'en ces temps troublés Porcia était pour Brutus, ce que Porcia était en Brutus.

Car depuis que César avait vaincu Pompée quatre années auparavant à Pharsale, la République avait sombré. Pompée avait d'abord été assassiné dans sa fuite dès son arrivée en Égypte, le jeune Ptolémée craignant de s'attirer les foudres de César en soutenant le parti du Sénat dans cette guerre civile et désirant s'attirer ses faveurs dans sa lutte de pouvoir contre sa sœur Cléopâtre. L'adolescent en avait payé pourtant le prix, tué lorsque Cléopâtre avait repris Alexandrie avec l'appui de César dont elle s'était faite la maîtresse. Le meurtre de Pompée n'arrangeait pourtant en rien César qui ne souhaitait pas sa mort, à la fois par respect pour le grand général et ses talents de stratège, mais aussi parce que ce dernier représentait le chef officiel des armées de la République et de la résistance du Sénat. À sa mort, César avait dû écraser un à un tous les généraux loyalistes pendant quatre longues années, alors que la reddition en bonne et due forme de leur chef aurait signifié la fin immédiate de la guerre civile. Après avoir livré bataille en Italie, en Grèce, en Égypte, en Afrique, et en Espagne, César avait fini par vaincre les derniers partisans de la République.

Rome ne savait pas encore ce que César avait à l'esprit : éliminerait-il le reste des Patriciens ? Oserait-il imposer une royauté au Peuple ? Il détenait déjà les pleins pouvoirs, et la République n'était plus qu'une ombre, que César étendait et déformait selon ses désirs et ses plans, qui déjà s'estompait, et qu'il ne tarderait pas à faire disparaître tout à fait.

Le Peuple avait considéré César comme un demi-dieu après ses conquêtes de la guerre des Gaules qui avaient ramené la paix dans le Nord de l'Italie, apporté un territoire immense et une richesse incommensurable à Rome. Après sa victoire, la décision du Sénat de l'exclure à vie de la magistrature s'il ne renvoyait pas ses armées victorieuses avant de revenir à Rome avait eu pour conséquence la traversée du Rubicon, accueillie avec suspicion par le Peuple. Pourtant, Brutus sentait que la puissance inédite dont disposait à présent César apportait une relative stabilité à Rome, alors que les dernières décennies avaient été marquées par d'innombrables guerres civiles, par les massacres des partisans de Marius et Sylla qui avaient emporté jusqu' à son père, par les combats les plus récents qui avaient opposé Pompée à César,

et dont le Peuple était las : accepterait-il un nouveau soulèvement et une nouvelle guerre ? Lui-même était rentré dans la magistrature sous les ordres de César et était à présent préteur des Gaules Cisalpines. Se sentait-il la légitimité pour diriger un nouveau front contre son bienfaiteur et contre l'ordre désormais bien établi, même si le tyran gouvernait par le sang ? Ne valait-il pas mieux pour Rome la servitude à un demi-dieu plutôt que le chaos de la guerre civile ?

« Qu'allons nous devenir, Brutus ? demanda soudainement Porcia, tirant son mari de ses sombres pensées. César contrôle à présent le Sénat et l'armée entière ; ses lieutenants jouissent d'une gloire semblable – regarde Marc Antoine ! L'ensemble du monde Romain est sous leur contrôle. Nous n'aurons plus à nous battre, à continuer de lacérer ce que nous ont légué nos Anciens, Rome, l'Italie, nos conquêtes . . . La paix va revenir pour le Peuple Romain. »

« La paix . . . Le Peuple peut-il même comprendre ce mot, lorsque nous pleurons encore nos pères, nos frères tombés durant la guerre civile ? La paix va revenir, oui, c'est vrai. Mais à quel prix ? Qu'advient-il de notre liberté ? La guerre civile est bel et bien terminée et César va installer une tyrannie ; il éliminera le Sénat et les derniers organes de la République. Mais quelle est la place de la dignité face à la tyrannie ? L'arbitraire ne souffrira pas la volonté du Peuple ni celle des Patriciens ! »

Porcia pouvait sentir à quel point son mari était tourmenté par la situation à Rome. Elle savait aussi que celui-ci réussissait difficilement à concilier le fait que César lui avait donné un rôle élevé dans la magistrature et que ce dernier aspirait à la Tyrannie ; elle savait qu'au fond de l'âme de Brutus, l'inaction face aux agissements de César était à présent ressentie comme une complicité.

« Mais le Peuple aime César, tu le sais. Il tient la classe patricienne en horreur, après ces siècles de domination sans partage. Il vient tout juste d'accéder à une relative égalité civique, qui ne parviendra pas à faire oublier en quelques printemps des siècles de mépris. César a apporté la gloire et la richesse à Rome, au même titre que Pompée, Scipion l'Africain ou Camille. Il a su rendre au Peuple la fierté du vainqueur, cet orgueil du conquérant qui est l'essence même de Rome. Bien sûr, pour toi qui a combattu pour la République, pour toi dont le sang bout rien qu'à l'idée d'être assujetti

à un roi, César n'est rien de plus qu'un tyran. Pourtant, vois : César est peut-être pour Rome le repos tant attendu. Oh, j'ai bien vu ces lettres que tu reçois tous les jours, que ces inconnus t'adressent. « Brutus, honore ton nom ! » écrivent les uns ; « Brutus, as-tu honte de ton ancêtre ? » écrivent les autres. Mais leur animosité est frappée du sceau de la lâcheté, et ce ne sont pas eux qui devront porter le poids d'un meurtre, eux qui n'osent même pas porter leurs propres noms ! Ils ne devront pas porter le poids de cet événement qui serait pour Rome une seconde naissance, encore une fois une naissance dans le sang - comme Romulus tua Rémus, Brutus tuera César ? Celui à qui il doit la vie ? Une idée peut-elle justifier un meurtre, aussi haute soit-elle ? Avant d'agir, ceci : en assumeras-tu les terribles conséquences ? Et je ne parle pas de politique - bien que nul ne peut savoir dans quel gouffre tu jetterais Rome, nul ne peut savoir si le Peuple poursuivra Brutus de son amour ou de sa haine ! Oseras-tu non seulement renvoyer Rome aux affres de la guerre civile, mais au fond, devenir absolument un meurtrier ? »

« Porcia, tu as vu juste : cette action ferait de moi un traître envers mon bienfaiteur et avant tout un assassin. Mais que ferait ici l'homme juste ? Se soumettrait-il à la défense de la République et, impi, tournerait-il son poignard vers l'homme à qui il doit la vie ? Au nom de l'Absolu ? Mais comment vivre aussi pleinement que le voudrait notre condition face au monde ? Il nous faudrait alors presque disparaître derrière nous-mêmes. Vois, sans doute jamais quiconque n'est parvenu à s'élever au-dessus de sa propre personne - hormis Socrate peut-être, lorsqu'il accepta la mort plutôt que de fuir, afin de respecter la Justice face au Juste - suprême et délicieuse trahison de toute sa pensée ! Il le savait et but alors la coupe - ô mortelle conviction ! Ultime volte-face, ironie dernière d'un être qui *donna* sa mort - car nous ne pouvons admettre qu'il donna sa vie, tant celle-ci fut libre et insoumise ! - afin de donner aux hommes la lumière et la raison, afin de leur donner une leçon d'éternité ! « Prenez ma vie, je vous la donne - s'envolent avec moi les siècles de l'obscurité de l'esprit, ils disparaissent à cet instant et à jamais, vous ne les rattraperez pas ! » dut-il clamer, espiègle ! Il est à bien des égards le second père des hommes ; nous fut donné le cœur, mais Socrate nous apporta la raison et éveilla en nous l'amour inconditionnel du Juste ! Faudra-t-il qu'en d'autres siècles un autre génie encore nous donne sa mort, pour éveiller en nous l'amour des hommes ? Du haut de sa vertu il illumina non seulement ses contemporains, mais l'infinie succession des aurores et des crépuscules qui constituera les siècles à venir ; l'Idée scintillante avait alors trouvé son martyr !

Oh, il est bien sûr chose aisée d'imposer aux autres et au monde une morale et une rigueur quasi divine. L'on peut même être exigeant envers soi - mais s'imposer l'Absolu, voilà ce qui est du domaine des dieux, Porcia ; les Idées sont aux hommes ce que le vent est à la houle de l'océan, elles ne les élèvent vers le ciel immense que pour mieux les voir s'abattre avec fracas sur les flots avant de disparaître dans l'écume ; et notre amour-propre nous est toujours comme un poids, qui nous empêche de nous abstraire de la triste terre et, azur, d'atteindre hors de nous un frémissement d'éternité. Pourtant, même le plus médiocre des hommes tremble face au doute éternel et caresse le désir de se rapprocher des mystères de notre monde.

Vois, la nuit je meurs ; j'aime à m'oublier et à me réinventer, je m'imagine ferme et vertueux, je me pétris d'idéaux. En songe, cette philosophie et cette Justice que j'admire tant prennent en moi une dimension physique ; rarement néanmoins je ne parviens à un quelconque épanouissement. Voilà que chantent les plaintes roses de l'aurore, et la tête pleine de rêves, pour quelques instants fugaces, Brutus se rêve au-dessus de Brutus. Pourtant, une fois pris dans le cercle du jour, le quotidien déjà m'évanouit et me voici à nouveau égal à moi-même. Et lorsque le feu du soir s'estompe dans les nuances dansantes des horizons, lorsque les ombres se fondent dans le halo cristallin qu'exhale la lune, alors cet être rêvé par moi, pour moi, disparaît avec elles dans la froide lueur bleue. Il n'était qu'un des ces personnages qui habitent la demeure de nos songes et dont pourtant nous avons le plus grand mal à esquisser les traits une fois réveillé. Et ce n'est que lorsque toute force me quitte, lorsque le doux sommeil vient verser sur mes paupières le miel du réconfort, que mon âme se reprend à s'imaginer en meilleur homme. Ô suprême lâcheté de la volonté face au possible ! Que ne suis-je cet être lorsqu'il me faut vivre, plutôt que lorsqu'il me suffit d'exister avant de disparaître dans l'harmonie pensive de la nuit ! Comme si le déclin de mes forces physiques au creux du soir entraînait mon esprit vers un surplus de fierté et de vigueur - absurdité de mon irrésolution ! Car quand je regarderai en arrière au crépuscule de ce qu'aura été ma vie, ce ne sera pas de ce regard attendri que nous portons vers les choses qui nous furent intimes mais nous sont désormais étrangères, de ce regard que nous portons sur ces collines et ces maisons de nos enfances. Ce ne sera pas non plus de ce regard que nous portons sur les choses en ce qu'elles furent et qui nous cachent ce qu'elles sont en cet instant, comme lorsque nous jugeons le présent à l'aune du passé - sans savoir même si c'est le monde qui nous trompe ou bien si nous nous trompons nous-mêmes ! Quand donc je regarderai dans les sillons qu'aura

creusé pour moi le temps dans le grand champs du destin, regretterai-je d'avoir rêvé une autre vie, qui peut-être aurait été la mienne si mon esprit s'était enfin résolu à tordre le réel ?

« Voici ce que j'aurai pu accomplir », murmurerai-je ; « Voici ce que j'aurai dû accomplir », crierai-je en contemplant les lambeaux calcinés des linceuls de mes destinées inaccomplies. Oserai-je soupirer face au cercueil de celui qui ne fut jamais qu'en songe, cet être de fumée, pétri dans la moëlle de mes aspirations, mort de ma faiblesse ? « Cette tombe aurait dû être la mienne » - oserai-je le penser face à la stèle innommée ? Vois, mon amour, je suis ; tout mon être porte ce désir brûlant de créer, de savoir, d'exister face au monde et pour le monde. Et pourtant, à la fin de chaque jour, à peine puis-je relever les instants où je me suis senti vivant, où j'ai ressenti cette densité du temps où nos passions, notre esprit, *sont*, et ont *conscience* d'être ! Où la flamme de mes émotions se fait sensible, enfin, et laisse autour de moi une quelconque trace de son passage - de brûlure peut-être, mais un soupçon de sa courte existence tout de même. Où est-elle à présent ? A-t-il existé ce qui n'apparut jamais qu'en nous, perdu entre les plis de notre cœur et les recoins de notre âme, sans jamais goûter l'éclat du soleil et la fraîcheur du vent, sans jamais connaître de l'Autre les contours si étroits qui pourtant, dans le contraste et la confrontation, *donnent* l'existence ?

Bien sûr, je sais encore ressentir la flamme des autres. Ce sont les fresques et les statues gracieuses de l'Attique, celles qui semblent avoir été taillées au cœur de notre humanité et nourrie au sein de notre fragile condition ; ce sont les temples de Delphes, lorsqu'à bout de souffle l'air du soir paraît porter, vacillant, la lumière des derniers rayons, lorsque le vent à travers les oliviers fredonne une longue plainte, comme si la vallée elle-même ne voulait pas que le soleil disparaisse, comme si les étoiles n'avaient rien à murmurer à la lune ce soir-là, comme si ces temples aux roches claires n'étaient finalement que les témoins de cette chanson, de ces paroles qu'à force d'entendre nous n'écoutons plus, et qu'à travers les oracles et les songes ils nous en restituaient les bribes fugaces ; ce sont les danses enchanteuses, lorsque l'exécution devient parole muette et que le corps disparaît derrière l'harmonie du mouvement devenu onde ; ce sont ces quelques accords qui nous emmènent avec eux dans ces paysages apaisés où, suspendus au-dessus du vide, enfin nous n'avons plus peur de vaciller, où les abîmes du temps n'existent peut-être plus car celui-ci s'est déployé dans l'air lui-même, et qu'en le respirant notre esprit alors nu de toute dimension physique voit

sur lui ruisseler ces notes comme autant de gouttelettes colorés, qui lui rappellent que lui aussi est une âme, en dehors de tout temps, par-delà tout espace – être un cœur et ressentir, tout simplement !

Voilà ce devant quoi je me sens redevable, et c'est bien de la gratitude que j'éprouve face à l'œuvre, face à la création humaine, face à l'art et au génie, avant tout autre sentiment et intellect. À ces quelques précieux instants je dois de me croire parfois éternel – puisque je *suis* à travers eux et qu'ils résonnent en moi ! Ô glorieux édifices de la nature humaine, des tréfonds de ma gratitude nue, *merci d'être* ! Ceci : en vous nous pouvons enfin avoir l'intuition non plus seulement des ombres multiples de l'Idée – mais bien la sentir nous traverser comme un feu brûlant ! En vous l'émotion se fait éther, et résonne en nous comme les bruits du monde – aussi simplement qu'eux ! L'acte de création, voilà ce qui nous élève au-dessus de l'existence et nous rapproche de ces secrets sans lesquels nous ne saurions être – car qui serions nous alors ? Nous ne saurions simplement *exister* – nous sommes condamnés à *vivre* ! Ah ! Il n'y aura plus de demi-mesure dans mes actes, jamais, Porcia ! Et pourtant, pourtant ! Comment vivre d'une mort ! Comment transformer une pulsion de vie en un meurtre odieux ! »

« Brutus, tu sais à quel point il est difficile de vivre de façon absolue – toi qui as grandi dans la philosophie et les mœurs grecs, tu as pu en comprendre et en maîtriser toutes les subtilités ; tu en fais maintenant l'épreuve jusque dans ta chair, tu ressens l'angoisse de l'Homme face au doute et à l'action, et son dénuement face au Juste. Le choix est tien. Ton bienfaiteur est tyran, Rome est son esclave. Un esclave las de ces guerres civiles auxquelles tu as toi-même participé ; oseras-tu engager un nouveau conflit, pour la Justice, contre la volonté du Peuple ? Brutus, il nous faudra trahir l'ordre ou nous trahir nous-mêmes ! »

Là-dessus un homme entra soudainement ; c'était un serviteur de la maison.

« Un homme demande à vous voir, Marcus Junius Brutus » dit-il précipitamment.

Chapitre 4

Un matin paisible

Un matin paisible le monde s'est éveillé empreint d'une humeur agréable, d'une étrange joie sous son couvercle de glace. La terre vibrait d'une nouvelle espérance claire sous son manteau d'une blancheur plus éclatante encore. Comme si un sourire immense s'était soudain esquissé sur les lèvres de l'univers, sans raison aucune. Comme si par quelque mystère l'écho de ce sourire s'en était venu illuminer le monde en rayonnant jusqu'au cœur des êtres. Ainsi s'acheva le temps du gel, dans les suaves rayons d'une aube elle-même surprise de porter une transformation d'une telle ampleur, comme ne réalisant pas tout à fait qu'elle apportait ce cadeau inestimable qu'est la vie.

Au sein de cette nouvelle atmosphère, si tiède mais qui pourtant semblait à tous comme une canicule désirée après ces mois d'un froid terrible, se répandit comme une conscience nouvelle au cœur de l'air – avant d'atteindre le cœur des choses. C'était la conscience du plaisir retrouvé à vivre et à être, entraîné par le grand sourire que l'univers adressait maintenant à tous. L'ardeur du soleil à venir au monde, redevenu lui-même, se communiquait à chacun en un embrasement nouveau.

Alors la neige a fondu en rivière calme. Oh, non pas sous l'effet des feux nouveaux du soleil ni celui de la chaleur à peine encore retrouvée ; mais parce que l'air, lui-même empreint de ce bonheur et de ce grand sourire, de son étreinte poussa le doux velours blanc à se dérober sereinement et à s'en retourner s'écouler aux racines et aux fleuves. Devant tant de précaution dans cette invitation la neige obtempéra et avec amour s'en vint épouser les cours d'eau et avec eux rejoindre la mer, aussi simplement que si elle n'avait

jamais quitté cette dernière. La mer l'accepta sans l'interroger un instant sur cette absence : l'ordre du monde était retrouvé.

De la morsure du vent il n'est bientôt resté que de douloureux souvenirs, dont la mémoire des forêts gardera le vestige d'un émoi. D'avoir été frappé par la main qui vous berça – même la conscience la plus pure et la plus aimante en portera toujours au fond d'elle-même une trouble cicatrice. Les arbres ne savent pas encore si leur confiance est revenu envers le souffle, celui qui les a dépouillés de leurs attributs par sa violence aveugle. Il les entoure à présent de ses murmures, si agréables au creux du tronc. Il propage partout cette torpeur nouvelle, il se rachète auprès de tous de cette agressivité passée – mais en était-il responsable, en était-il conscient ?

Il n'est resté qu'au sommet de la montagne un soupçon de neige, celle que l'on nomme « éternelle » car elle se refuse au rythme des saisons. Peut-être même est-ce le mont qui lui demanda de rester lorsque cessa l'agonie du monde sous les tempêtes enneigées. Eut-il honte de dévoiler ses flancs nus aux regards des oiseaux ? Eut-il honte d'exposer son extrémité la plus intime, celle que même les brumes du matin n'ont jamais effleurée ? Nul ne saura jamais ce qui fut déposé là comme un grand secret, comme un trésor dont le coffre s'offre à la vue de tous, mais qui dérobera toujours son contenu. Comme elle doit se sentir seule, à présent, au plus haut des monts, cette neige, avec le roc pour seul compagnon terrestre ! Peut-être entretient-elle d'intimes discussions avec les étoiles dont elle est si proche – peut-être est-ce pour cela qu'elle se refuse à disparaître comme les autres, attendant patiemment la réponse venue de parmi les astres.

Bientôt les premiers bourgeons ont porté à l'espace leurs secret bagages. Les fleurs ont osé être au monde, non plus seulement captives du cocon mais désormais affirmation joyeuse d'une alternative à la monotonie verte des prairies. O toi la première fleur, qui invitera toutes les autres à revenir à nous, pour qui es-tu donc ? La courageuse, celle qui est encore seule ! Tu mourras à l'arrivée du prochain gel et tu le sais – et pourtant te voilà déjà debout parmi l'herbe, tu t'élèves au-dessus de ton propre monde de ce même élan qui réveilla l'univers, comme un exemple de bravoure pour tous les êtres ! Et bientôt tous suivent ton exemple, la voie que tu as tracée – jusqu'aux nouveaux-venus, qui doucement se dressent déjà après avoir quitté le refuge intérieur de la mère, découvrant vaillamment le monde – tous imitent ton courage !

Les jours se sont mis à traîner avec le monde, à s'écouler plus lentement, comme si la source de la nuit s'était tarie et que la lumière s'engouffrait dans la brèche nouvelle. La voilà qui s'invite parmi le soir rêveur, lui qui s'était habitué à l'intimité de l'ombre au cœur froid. Il lui faudra désormais s'habituer aux pas du faon dans la forêt et à l'envol des oiseaux au crépuscule : il n'est plus seul entre le vent et les étoiles. Les astres eux-mêmes se redécouvrent d'exister – car seraient-ils, sans l'intuition des regards en qui leurs scintillements se dessinent ? Dans la nuit maintenant rendue à la vie, les âmes peuvent à nouveau regarder vers l'infini, en esquisser les contours, et créer ce qui les dépasse toujours.

A présent l'univers s'incarne en une telle fanfare de visages et de couleurs que l'on peinerait à l'enfermer dans quelques mots, sous peine de le défigurer. Dans chaque monde, un autre monde. Quelque espace dans une prairie sauvage, et voilà toute prête une symphonie de mousses et de pétales, qui surprendra l'abeille par ses infinies opportunités et le regard par sa variété de formes et de raisons. Quelque arbre dans la forêt qui s'éveille encore, et déjà les habitants des bois s'affairent à redonner fière allure à leur hôte ; qu'ils courent de longs en large ou s'envolent pour la première fois, nés de cette jeune saison avec le retour des rayons, tous veulent prouver au monde qu'ils existent eux aussi en son sein.

Humeur du jour : partout l'espoir, là où s'écoulait hier en long flot sombre l'attente. Partout la joie retrouvée, à l'endroit qui marquait encore hier le deuil des dernières fleurs, aux pétales sacrifiés sur l'autel du gel. Le soleil lui-même semble à présent revenu à l'univers, non plus simple observateur comme au cœur du froid. Sa chaleur ruisselle maintenant sur le monde, traversant les êtres et les choses. Il n'est pas jusqu'à la pierre qui ne chante le bonheur de se parer à nouveau de reflets clairs et gris, de son manteau de mousse ou bien de sa parure d'aspérités vertes émeraudes – le soleil lui a rendu, par son halo nouvellement bienveillant, les infinies nuances d'exister sous la lumière, et non plus la grisaille des journées d'hiver.

Enfin, au beau milieu de ce nouvel ébranlement de l'univers, lorsque tous croyaient avoir acquis la clarté nouvelle et la torpeur agréable dans les lueurs de l'aube, une note dissonante a surgi de ce gigantesque orchestre. Le soleil, compagnon à nouveau fidèle du jour et par là du monde, s'est soudain dépassé lui-même. Un jour seulement, la chaleur cloua les êtres de son écrasante présence, de ce surplus d'efforts qu'elle impose à la sève pour

atteindre les sommets de la plante, de cette tyrannie qu'elle impose aux membres pour s'articuler dans le chaos de nos mouvements. Un jour, un seul ; une note. S'en revinrent les journées délicieuses – mais la conscience du monde était secrètement prévenue de ce qui se tramait dans le rythme des saisons.

Chapitre 5

L'inconnu

L'inconnu devait être un homme de la toute première importance pour que le serviteur vienne déranger Brutus, et ce dernier était immédiatement venu à la rencontre du visiteur nocturne. Son intuition ne l'avait pas trompé, et l'homme qui l'observait avec une certaine défiance n'était autre que Cassius Longinius, son beau-frère : Brutus, de deux ans à peine son cadet, le connaissait bien et le tenait en haute estime puisque lui aussi avait servi sous Pompée durant la guerre civile. Au tout début des combats, il avait infligé de lourdes défaites maritimes à César, si bien que sa valeur militaire lui avait valu le pardon du vainqueur, qui l'avait ensuite placé sous ses ordres. Sans même une invitation quelconque de la part de Brutus ou de Porcia, cet homme illustre se tenait donc là au beau milieu de la nuit et du porche de la maison.

« Cassius, que signifie votre arrivée soudaine en ma demeure ? S'agit-il de quelques terribles nouvelles ? Vous ici, seul... Pourquoi n'avez-vous pas attendu la matinée pour envoyer un de vos serviteurs me trouver ? »

« Brutus, il faut que vous me suiviez ; j'ai chez moi quelques amis, nous souhaitons vous exposer en quelque sorte une . . . situation », répondit Cassius à demi-voix, avec un regard méfiant vers le serviteur qui avait accompagné Brutus hors de la chambre.

« Et cela ne peut-il attendre les premières lueurs du soleil tout du moins ? Vous reviendrez à mon bureau dans la journée, au moment des affaires » rétorqua Brutus sans se laisser troubler.

Un silence gêné s'installa. La présence d'un homme tel que Cassius à cette heure incongrue était fort inquiétante, car en ces temps troublés les disparitions et les assassinats des ex-lieutenants de Pompée n'étaient pas rares.

« Brutus, je vous supplie de me suivre, au nom de Pompée, au nom de la République, au nom de notre amitié. Je ne saurais trop insister pour que vous me suiviez à l'instant. Nos vies à tous, nous Romains, sont en jeu » lâcha finalement Cassius sans le quitter des yeux.

À son regard Brutus saisit la gravité de l'invitation.

« Va dire à ma tendre Porcia que je reviendrai lorsque j'aurai apaisé mon ami et l'aurai soulagé de ses craintes » dit-il en se tournant vers le serviteur qui disparut bientôt dans le couloir.

Cassius et Brutus sortirent précipitamment ; une voiture les attendait, et deux serviteurs les conduisirent chez Cassius à travers les ruelles de Rome. La lueur des torches le long du chemin lui évoquait ce songe qui cette nuit encore l'avait réveillé en proie à la terreur, il lui semblait parcourir cette distance mystérieuse qui le séparait de cette silhouette confuse, teintée de sang, qu'il apercevait chaque nuit. Les chevaux ralentirent mais personne ne vint les accueillir ; seul Cassius lui indiqua de le suivre. Inquiet de cette absence de serviteur, Brutus décida néanmoins de lui obéir, trop absorbé par l'impression de revivre ce songe, comme s'imaginant qu'il percerait le secret de ce rêve ce soir même. Ils pénétrèrent dans la maison, et de là entrèrent rapidement dans une petite salle qui constituait manifestement le bureau de son hôte. Sur le côté était un bureau couvert de lettres, et devant celui-ci une petite table de marbre autour de laquelle étaient installés gravement deux hommes.

« Brutus, voici Decimus Brutus et Caius Trebonius - mais il me semble que vous vous connaissez déjà, n'est-ce pas ? » avança Cassius.

« En effet » répondit simplement Brutus.

Caius Trebonius était un membre de l'ordre équestre, le premier de sa famille à atteindre les honneurs de la magistrature. Tout son être respirait l'arrogance de ces nouveaux bienheureux, et il avait toujours prêté une infinie

attention à ce que les diverses fonctions qu'il avait occupées ne servent jamais d'autres que lui-même. Il avait suivi César dès le début de la guerre civile, et malgré quelques défaites, n'avait jamais perdu la confiance de celui-ci, qui lui avait fait l'honneur de le nommer pour remplacer un poste de Consul laissé vacant. Quant à Decimus Brutus, il était son lointain cousin et un proche de Marc Antoine. Lieutenant de César pendant la guerre des Gaules puis la guerre civile, il s'était à ces occasions considérablement enrichi ; son génie militaire n'avait d'égal que son cynisme et son avidité. Brutus ne comprenait pas que Cassius puisse l'amener à côtoyer de tels personnages, surtout après le ton insistant qu'il avait employé pour l'attirer chez lui.

« Mais que signifie tout cela ? Je n'ai aucune affaire avec ces deux hommes, à ce que je sache. Que me voulez-vous tous les trois ? » reprit-il.

Cassius pouvait sentir l'agacement de Brutus de trouver chez lui ces deux hommes qu'il ne tenait pas en haute estime, contrairement à Cassius. Eux se contentaient de le dévisager avec un air grave.

« Brutus, laissez-moi à présent vous expliquer – mais sans doute avez-vous déjà tout deviné, comme le laisse transparaître votre visage nerveux, d'ordinaire si tendre, commença Cassius. Vous avez certainement compris que la seule chose qui peut nous unir, Decimus, Caius, vous et moi, c'est notre intérêt commun pour la disparition de César. C'est le but suprême qui rassemble des esprits venant d'horizons si étrangers. Vous savez comme nous qu'il tient maintenant le Sénat, les Patriciens et le Peuple sous sa coupe. Il contrôle aussi l'ensemble des armées puisqu'il a vaincu les toutes dernières poches de résistance. Que peuvent bien être ses desseins à venir ? L'on dit qu'il aspire à la Royauté . . . tout mon sang de Romain tressaille à ce mot même ! Vous savez comme nous tous qu'il y a à peine un mois de cela, César s'est fait nommer dictateur à vie – quand cette institution n'a jamais revêtu qu'un caractère exceptionnel, aux heures des plus graves dangers ! Et le lendemain, lors de la cérémonie des Lupercales, Marc Antoine a tenté de poser une couronne royale sur la tête du tyran. Ce n'est que lorsque le Peuple a fait entendre son mécontentement le plus vif que César la retira, non sans avoir mesuré le chemin qui le séparait encore de la Royauté dans l'esprit des Romains . . . Il en mourrait sans doute d'envie, l'infâme ! La voilà donc, de tout temps, la recette des tyrans : habituer le Peuple à ces situations exceptionnelles, à la perpétuelle violation des limites du droit et de ses libertés, repousser ces mêmes limites à chaque tentative, jusqu'à ce que le

Peuple, dans la torpeur dans laquelle l'aura plongé ces constantes infractions, se soit enfin accoutumé à son pouvoir sans limite ! La République sera bel et bien morte lorsque le Peuple se sera habitué à la violence de l'infraction de l'autoritaire face au Droit – et alors il ne verra plus que César est bel et bien devenu Roi, de fait ! Et lorsqu'il se fera couronner, cela sera seulement un accomplissement et non plus le trépasement le plus terrible de nos lois !

On dit aussi qu'il prépare une campagne contre les Parthes, nos grands rivaux de Syrie et de Mésopotamie ; or vous connaissez la prédiction des livres Sibyllins, qui depuis cinq siècles nous guident et nous éclairent sur le sens des mystères et des catastrophes divines, et sont reliés du fil même du destin : 'Les Parthes ne pourront être vaincus que par un Roi'. Brutus, nous sommes maintenant à l'instant précis, décisif, celui où notre inaction deviendra criminelle. Oh, non pas criminelle face aux lois, puisque César les transformera, mais bien face aux dieux, à la Justice et à la République. Nous devons agir pour contrecarrer César, et nous devons agir maintenant. Nous avons formé un complot avec une vingtaine de sénateurs, tous sont déterminés à agir. Mais pour le renverser nous ne pouvons nous contenter de reprendre le contrôle de l'armée, et d'ailleurs celle qui est en Italie sera fidèle à ses chefs, Marc Antoine et César. Non, sa main-mise sur nos institutions et son déni de nos lois sont si outrageux qu'il faudra que nos actes portent en eux la même radicalité. Brutus, nous allons assassiner César, puis nous rétablirons la République et le pouvoir du Sénat.

Mais voyez : aucun d'entre nous ne porte en lui suffisamment de légitimité aux yeux du Peuple pour que cet assassinat ne provoque la vindicte immédiate de la foule. Cicéron est bien de notre côté, mais il s'est retiré de la vie politique, et est trop lâche pour agir avec nous. Oui, il nous faut un symbole, et ce symbole, ce sera vous, Marcus Junius Brutus. Oh, ce sang presque divin qui coule en vous, Rome en a aujourd'hui à nouveau besoin ! D'ailleurs, je sais que vous y avez vous-même pensé, je vous connais – mais que vos idéaux vous poussent au meurtre, voilà qui a dû refréner vos pulsions de Justice ! Rejoignez-nous Brutus, vous serez pour nous un modèle, l'étoile grâce laquelle nous nous orienterons : le Peuple saura que vous êtes la direction – et vous suivra, et nous suivra ! »

Brutus considéra un moment Cassius. S'il s'attendait effectivement à cette proposition – cette pensée ne le tourmentait-elle pas nuit et jour ! – il ne pensait pas que Cassius impliquerait directement des ex-lieutenants de César

dans le complot. Decimus prit alors la parole :

« Brutus, saisissez-vous le pouvoir et la puissance qui nous attendent, au prix de cet assassinat ? Nous serons les sauveurs de Rome, les nouveaux Tyrannicides ! De plus Marc Antoine n'osera plus tenter aucune action, quand il aura vu le sang sur nos poignards comme l'affirmation sensible de notre détermination, comme une promesse et une menace : nous ne laisserons jamais Rome entre d'autres mains que les nôtres. D'ailleurs, ce fier général de César, il sait . . . nous lui avons proposé de nous rejoindre l'année dernière. Il est resté muet et nous a demandé de repartir ; pourtant nous sommes encore là, bien vivants. Il n'a donc pas averti le tyran.

Ne comprenez-vous pas que tout Rome attend la mort de César, jusqu'à ses alliés les plus proches ? Le destin est en marche, et l'eau qui s'écoule des fontaines, le crépitement des torches, le grondement sourd de la foule sur le forum, tout annonce et dévoile ce meurtre, tout Rome observe César, de ce regard détaché que l'on porte sur le comédien, attendant sa mort sans l'en avertir ! Comme face à une pièce tragique, les Romains connaissent l'ultime et inaltérable dénouement, et tressaillent face aux drames qui vont se dérouler ! Les murs de la cité ne l'ont pas prévenu du sort qui l'attend – pourtant eux aussi, savent ! Nous ne ferons qu'exprimer des forces infiniment plus grandes que nous – et ces forces disent que César doit mourir. Que ce soit par nos poignards ou d'autres, qu'est ce que cela change ? Nous récupérons le pouvoir pour nous-mêmes ; n'est-ce pas comme cela que les tyrans finissent toujours par être assassinés – par des mains plus avides que les leurs ? »

Brutus ne s'attendait pas du tout à un tel discours. Comment se faisait-il que Marc Antoine n'avait pas averti César du complot, alors même que depuis le début de sa carrière militaire il avait fidèlement servi l'orgueilleux général ? De plus, Decimus semblait souhaiter la mort de César uniquement afin de se débarrasser d'un puissant rival dont le pouvoir devenait trop dangereux, et pourtant Cassius ne l'avait pas interrompu !

« Decimus, je ne vous comprends pas, répliqua Brutus. Vous ne souhaitez que remplacer l'ignominie de la Tyrannie par une chimère de République – alors que ce mot glorieux appelle la liberté des lois et de la Justice ! Vous dites vouloir libérer Rome, mais c'est en réalité votre propre personne que vous cherchez à délivrer de l'emprise de César ! En somme, vous n'existez que pour vous-même. Pouvez-vous entendre comme moi, que l'action la plus glorieuse

que peut accomplir un homme face à son devoir, c'est bien de disparaître, de s'effacer ? Vous ne me semblez occuper la magistrature que pour les honneurs qu'elle procure et les richesses qu'elle apporte immanquablement – ou plutôt qu'invariablement vous ne manquez pas de vous octroyer, n'est-ce pas ? Mais comprenez-vous que notre magistrature ne nous est qu'un douce servitude, Decimus ! Placer les intérêts du Peuple au-dessus des siens : voici ce qui a si souvent manqué à nos Sénateurs et nos Consuls depuis le début de ces maudites guerres civiles il y maintenant un siècle, depuis que Carthage la Punique est tombée et que la Macédoine a été soumise, et même depuis que l'Italie est nôtre ! Souvent, voyez-vous, je m'interroge : pourquoi suis-je sur cette Terre, pourquoi continuer à vivre sous le même ciel qu'hier et que demain ? Il serait si facile de saisir et de voler, ou même de disparaître, et à travers la mort, d'atteindre le soulagement de l'éternité. Les nuages eux ne font que passer ; nous aussi, sommes-nous condamnés à nous évanouir, à nous dissiper sans même laisser au monde une trace de notre présence ? J'ai interrogé les rivières et les prairies, mais elles ne m'écoutaient pas – pouvaient-elles seulement m'entendre ? La réponse m'est apparu un jour pourtant dans le sourire baigné de lumière d'un enfant : on ne vit jamais que pour les autres. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus grandiose que l'abnégation de sa personne, quand il est si aisé de piller et de se servir lorsque le pouvoir nous appartient ? Au fond je connais les hommes de votre race Decimus, vous ne vivez que pour votre rapacité, vous êtes comme la flamme d'une bougie, si fragile en vérité que vous n'existez qu'en dévorant le monde qui vous entoure. »

« Brutus, quelle haute noblesse que celle de votre cœur ! Je peux apprécier l'héritage de l'éducation que vous avez reçu en Grèce – grand bien vous en fasse ! l'interrompt en s'emportant Caius, qui s'était contenu jusqu'ici. Vous parlez du bonheur du Peuple et du bonheur des hommes. Ah Brutus, Brutus ! Vous le philosophe ! Vous le Romain ! Mais n'avez-vous donc pas conscience que notre mode de vie et ses fastes ne sont fondés que sur la spoliation des Peuples que nous avons vaincus et soumis ? Oui, eux aussi sont des Peuples, Brutus ! Ces nobles philosophes Athéniens n'ont pas agi différemment lorsqu'ils ont eu la main mise sur les cités Grecques à l'époque de Périclès, voilà plusieurs centaines d'années de cela ! Cela a-t-il un jour effleuré votre bel esprit, caressé vos nobles pensées ? Que nos conquêtes soient par nous exploitées, que le reste de ces Peuples ne pourraient vivre comme nous le faisons à Rome, tout simplement car notre richesse est conditionnée à leur misère, et que nous nous sommes accaparés leurs biens ! Que les Peuples

de tout le bassin Méditerranéen souffre, non pour notre bonheur, car ce terme est encore trop léger, mais pour notre jouissance? « Malheur au vaincu! » déclara Brennus!

Ah, voilà que vous philosophez, vous évoquez le Peuple Romain et son intérêt, mais le Peuple hait les Patriciens qui ne lui ont apporté que des siècles de mépris et de misère! Comment pouvez-vous ne pas voir, ne pas ressentir vous-même, que la République n'est en rien cet idéal de vertu et de Justice, que des millions de Barbares sont opprimés au nom du Peuple Romain par le biais de nos armées, quand des centaines de milliers de Romains sont opprimés au nom des Patriciens grâce aux institutions de la République elle-même? Celle-ci n'est qu'un moyen d'oppression du Peuple au service de nous autres, Sénateurs et Chevaliers, au même titre que le glaive et le centurion envers les Barbares! Brutus, quelle naïveté de ne pas l'avoir encore compris! La vertu que vous revendiquez dans tous vos actes est à chaque instant bafouée, violée même, par la République! Pourtant voyez-vous, César représente un plus grand danger encore pour nous – cet homme souhaite tout simplement faire de Rome son royaume. Il est dangereux, car peu lui importe l'argent ou le pouvoir, ceux-ci ne sont pour lui qu'un moyen d'accomplir son ambition : bouleverser l'ordre des hommes! Il ne souhaite pas seulement dominer les Peuples comme tout tyran mais s'élever au-dessus de tous – non pas pour les gouverner, mais parce que son destin, croit-il, est celui d'un demi-dieu. César doit mourir, car son être est à présent démesuré – même pour Rome! » conclut-il d'une traite.

« Caius, vos pensées sont d'or, mais les conclusions que vous en tirez sont de plomb. Si vous voyez dans la République un moyen d'oppression, pourquoi ne souhaitez pas la transformer en un instrument de Justice? Le Peuple choisira toujours les lois face à la Tyrannie, mais le meurtre de César le replongerait certainement dans les affres de la guerre – et l'Italie est encore meurtrie de ce siècle de troubles! »

Decimus lui coupa la parole :

« Brutus, que nous importe le Peuple? Ce sont les grands hommes qui font l'Histoire, et nous sommes de leur race. Eux ont le droit, le devoir même, de la bouleverser et de ne pas compter les vies arrachées sur leur passage! Voyez, le Peuple finit toujours par s'enfoncer dans un bonheur mièvre; par ennui ou par passion, le voici qui se laisse par nous emporter dans les conflits

et les guerres, car il en a déjà oublié les horreurs. Nous, les puissants, tirons tous les bénéfices de ces conquêtes – des routes commerciales que celles-ci nous ouvrent aux richesses incommensurables que nous volons aux vaincus, et dont le Peuple, qui pourtant a payé le prix du sang, ne connaîtra jamais la saveur. Ensuite celui-ci, lassé des massacres, demande la fin de la guerre, l'obtient, et jure que l'on ne le reprendra plus à se laisser emporter à de telles extrémités . . . Et après quelques printemps, retombé dans une morne apathie, le voilà à nouveau prêt à mourir pour une autre de nos causes. C'est un cycle qui ne se dément pas. Pensez-vous que dans quelques milliers d'années, les hommes seront plus sages et plus heureux, qu'ils ne se laisseront pas entraîner par nous dans des aventures où ils ont tout à perdre ? Sauront-ils se contenter de jouir d'un bonheur modeste, ou prêteront-ils toujours attention à nos discours et aux chimères que nous leur contons, et qui ne serviront encore et toujours que nous-mêmes ?

Voyez, vous admirez la Grèce, pays conquis par nous, et avant nous par les Macédoniens. Nous les maintenons sous notre protection – un gant de fer, n'est ce pas ? – en leur faisant miroiter le danger que représente pour eux la Macédoine, alors que c'est à présent nous qui occupons militairement le pays ! Ô la Grèce, berceau de la philosophie et de la pensée, et qui nous a en retour tant influencés – nous la tenons comme un enfant recueilli un oisillon blessé dans le creux de sa paume, craignant à tout instant de l'étouffer dans un surplus d'émotion, retirant de la possession de l'oiseau malade une jouissance intérieure inestimable, infiniment plus enivrante que celle qu'il retirerait à voir cet oiseau voler librement parmi les cieux ! Les Grecs sont bien trop divisés pour s'apercevoir que notre protection n'est qu'une occupation en règle et une exploitation éhontée de leurs ressources ! Il suffit d'agiter le spectre du Macédonien pour qu'ils se rangent à nos côtés – et d'ailleurs leur histoire n'est-elle pas celle de la guerre incessante des cités contre leurs voisines ? Comment même évoquer *la* Grèce, quand on considère les antagonismes qui y subsistent encore, du Péloponnèse à l'Attique ? Et pourtant leur influence sur notre culture est fondamentale ! Mais voyez-vous comme nous la traitons !

Brutus, vous vous faites une fausse idée de la République Romaine à cet instant précis de l'Histoire. Nous avons conquis la mer, conquis les terres – mais trop rapidement. Il nous fallut quatre cents années pour conquérir l'Italie – mais à peine cent cinquante pour soumettre Carthage, l'Espagne, les Gaules, la Sicile, la Grèce et la Macédoine, l'Égypte, la Thrace, l'Empire des

Séleucides jusqu'à l'Arménie ! La République n'a quasiment pas été réformée entre-temps – et elle ne l'aurait pas été du tout sans les quasi sécessions que le Peuple a tentées pour faire entendre son mécontentement profond ! Une telle masse d'hommes, un tel territoire ne peut se satisfaire de l'apparence de Justice proclamée par la République, quand elle contraste si fortement avec l'iniquité profonde de la réalité, celle de l'asservissement de tous les Peuples au profit d'un seul – le nôtre. Mais cela n'a-t-il pas toujours été la marque des empires ? Croyez-moi, ceux qui domineront le monde dans des milliers d'années ne seront pas moins injustes, tout au plus auront-ils sans doute trouvé un moyen d'asservissement qu'ils dissimuleront sous un voile moins brutal, et alors les peuples du monde entier les remercieront de leur propre soumission – tout comme la Grèce envers nous à cet instant précis ! Mes actions ne sont pas guidées par vos principes, mais par mon intérêt premier : le Sénat et les Chevaliers exploitent à présent l'ensemble du bassin Méditerranéen, et nous ne laisserons pas César nous en déposséder ! C'est précisément pour cela qu'il doit mourir, c'est précisément pour cela que nous le tuons. Peu nous importe une guerre civile dont nous ne paierons pas le prix ! »

Cassius sentait que la discussion s'envenimait et que Decimus et Caius irritaient Brutus de par leurs égoïsmes profonds. Lui désirait continuer la lutte pour rétablir l'ordre ancien, mais il devait reconnaître que les appuis de Decimus dans les légions et son savoir-faire militaire étaient des atouts de tout premier plan, particulièrement le contrôle des armées qui se trouvaient en Gaule ; enfin il valait mieux avoir le plus de lieutenants de César de leur côté, car c'était autant d'appuis que les partisans du tyran n'auraient pas après l'assassinat. Il se tourna vers Brutus.

« Comme vous l'avez compris, nous avons tous les quatre ici des raisons bien différentes de souhaiter la disparition de César. Rétablir l'autorité du Sénat, n'est-ce pas finalement rétablir les lois et la Justice ? Que nous importe donc si cela implique que la classe dirigeante préserve ses privilèges ! Le Peuple nous suivra car il aura trop horreur de la guerre. Nous ne ferons que préserver Rome de la Tyrannie en tuant cet homme – et qu'est ce qu'un meurtre face à la sauvegarde de la République de nos ancêtres ? Ce qui nous importe à présent Brutus, c'est la réalisation méticuleuse du complot qui aboutira à cet assassinat. Serez-vous des nôtres ? »

« Cassius, je ne souhaite pas la mort de César afin d'en retirer la gloire et les honneurs, ni afin d'en retirer une autorité plus grande encore. Cependant la décence des hommes et des lois est tous les jours bafouée par son pouvoir sans limite, et pour cela, il mérite la mort. A regret je suis prêt à risquer une autre guerre pour rétablir la République, car c'est à présent un devoir pour nous, non plus seulement face aux hommes mais bien face aux Idées immuables, et c'est la Justice elle-même qui nous commande de l'assassiner – comment ne pas écouter une voix si forte et si profonde, lorsqu'elle monte en vous si sincèrement ? Mon poignard sera au nombre de ceux qui s'abattront sur le tyran. »

« Alors c'est entendu, Brutus sera au nombre des conjurés, renchérit Cassius. On dit qu'aux Ides de Mars, la semaine prochaine, Lucius Ciotta proposera de le faire couronner Roi durant la séance du Sénat, avant qu'il ne parte en expédition contre les Parthes quatre jours plus tard. C'est ce jour précis que nous devons agir. Decimus déploiera ses gladiateurs autour du Sénat, afin d'empêcher que les soldats fidèles à César ne viennent lui prêter assistance. Caius, vous retiendrez Marc Antoine hors de la Curie – cet homme pourra encore nous être utile, c'est à César que nous en voulons. De plus, le tuer desservirait notre cause : il nous faut tuer l'âme de la tyrannie en la personne de César et en lui seul. Tout autre meurtre ce jour-là serait perçu comme une vengeance politique. Tillius Cimber lancera le signal de l'attaque en découvrant l'épaule du tyran, après s'être approché de lui pour un motif anodin. Alors tous, tous nous le poignarderons – tous sans exception, dit-il en jetant un regard perçant vers Brutus, afin que notre résolution soit scellée de notre lame. Les siècles à venir seront à jamais éclaboussés de ce sang, et cette action sera de par sa grandeur une deuxième naissance pour Rome et sa République ! »

Chapitre 6

Affranchi de la raison

Affranchi de la raison sous la cadence des jours, le soleil s'est soudainement empressé de dispenser ses grâces avec une bonté excessive. Les rayons plurent en étincelles comme au commencement les perles de pluie, à la différence que le monde, sans totalement disparaître cette fois-ci, ne sut toutefois absorber toute cette énergie, cette attention qui lui était prodiguée inopinément. Cette immense surplus de volonté se retrouva alors en suspension quelque part entre ciel et terre, orphelin de tout réceptacle, pourtant prêt à s'offrir à chacun. Les chaleurs généreuses furent bientôt les compagnes des jours et les complices des nuits. Elles enserrèrent la gorge des êtres, elles asséchèrent les lacs et les rivières. Oh, sans en finir avec ces longues étendues larmoyantes, et non pour se venger de l'inattention avec laquelle elles furent reçues par l'univers, en nous venant pourtant de si loin, mais bien car leur nature intime les inclinaient ainsi, à être au dépens de la cruelle et insensible terre.

En conséquence les mille attirails, l'infinie variétés de couleurs dont s'était paré chaque recoin de nos bois laissèrent la place à une verdure pure dans son uniformité. Là où autrefois s'ouvraient les fleurs à l'aurore comme autant d'étoiles sur le parterre du jour se dresse à présent un horizon uni, en lequel se reproduit néanmoins l'identité propre de chacun des espaces qu'il absorba. Les prairies rayonnaient d'un halo qu'elles semblaient tirer directement de la clarté du ciel immense, de cet océan du dessus qui toujours les surplombait.

Aux branches, les fleurs légères enveloppées de parfums si doux ont abandonnées aux fruits leur position à l'avant-garde de l'univers. Comme par pudeur, l'arbre a remplacé ces vestiges ouverts de son intériorité – pistil,

pollen, couleurs qui furent l'expression de sa singularité la plus profonde – par ces consciences accomplies que sont les fruits, par ces nouvelles identités : déjà un autre avant que d'être eux-mêmes, lorsqu'ils toucheront la terre. O miracle singulier de la saison, que portez-vous donc, que lire en vous ? Vos chairs se satisfont-elles de ravir les oiseaux de leur suc, ou bien chacune de ces séparations portent le deuil de la feuille emportée par le vent d'automne ? Quelle beauté, quelle profondeur que chacune de ces morts suivie d'une intime résurrection au creux de la terre ! Que faut-il admirer ici, l'arbre en fleur ou l'arbre en fruit, la gestation de la vie ou la maturité de ce qui est au monde sans avoir encore vraiment quitter sa demeure première ?

Le soleil se découvrit alors en immense pendentif qui chaque jour hypnotisait l'univers d'une pesanteur nouvelle. Nul ne semblait pouvoir échapper à cette torpeur écrasante : chaque être, gorgé de rayons jusqu'aux frontières de l'excès, portait en plus de lui-même cette abondance comme un fardeau. Le monde paraissait sur le point d'éclater sous cette assommante chaleur, comme un tronc prêt à se déchirer avec fracas sous la contrainte du vent.

Peu à peu le soir s'est confondu dans la grande lumière du jour ; les rayons se sont plus à s'inviter parmi les lueurs du crépuscule, lorsque le calme et la fraîcheur embrassent à nouveau le monde, avec leur souffle apaisant en compagnon réconfortant. C'est comme si la clarté nouvelle du jour, après l'aveuglement du zénith qui se prolonge déjà par-delà les après-midi, illuminait encore la nuit avant de s'éteindre, comme le feu dans l'âtre réchauffe encore l'air du soir malgré lui, après avoir été soufflé par une main assoupie.

La violence s'est immiscée dans la caresse paisible des jours. Les éléments se déchaînent maintenant en orages terribles, comme ivres d'avoir bu tout ce soleil, ivres de ces longues et chaudes journées, comme s'ils ne pouvaient le rendre que sous une pluie battante, à travers la morsure du vent. Durant ces déchaînements soudains, les éclairs frappent la terre de leurs fouets lumineux, et le crépitement de l'air sous une telle charge résonne comme un avertissement au creux de l'écho : la démesure de l'astre est sur le point de faire chavirer le navire du monde, à travers cette fontaine qui enivrent toujours plus les après-midi d'été.

Et néanmoins, lorsque dans les nuits bleues les nuages se sont dissipés, et qu'il ne reste plus sur la voûte que les constellations clairsemées, qu'un enfant égara un soir sur cette immense nappe sombre pour ne plus les cueillir

à nouveau, alors le cœur qui les observe retrouve sa dimension première : à la fois cerclé de chair en la poitrine, et dansant, libre parmi les étoiles nues ; à la fois dans l'instant de la nuit et s'épanouissant il y a des milliers d'années, comme la lumière de l'astre qui se réalise à travers l'œil après avoir traversé les siècles ; à la fois brûlant de passion et dans l'attente de toute chose. Il s'observe là-haut, et les constellations lui renvoient l'image de sa condition et de ses envolées multiples – terreur, amour, colère, haine, bonheur – et comme ne supportant pas cette image en miroir de son infinie complétude, il manque de suffoquer : le voici qui s'attelle à déchiffrer les formes et les alignements célestes – un message, un indice, le réconfort peut-être de se sentir enfin s'élever au-dessus du terrestre – voilà ce qu'il y cherche en secret, ce qu'il n'ose susurrer qu'à demi-voix, comme trahi par la voûte brillante – et donc, au fond, par lui-même. Mais pour trouver ce grand mystère, ne lui faudrait-il pas parcourir les horizons insurmontables et se poster *derrière* les étoiles, les observer de plus loin encore que la plus lointaine lumière, de plus tôt encore que la plus ancienne flamme qui ne s'est jamais allumée sur la voûte ? Ne lui faut-il pas devenir un astre lui-même, par-delà le ciel infini, au-delà de l'éternité ? Ainsi la mort semble aux êtres une révélation – car alors nous osons nous abandonner tout à fait, car se découvrir nécessite de renoncer avec bravoure à cette part d'innocence, d'ignorance enfouie au plus profond de la conscience – et donc pour se connaître, il faut d'abord mourir soi-même.

Chapitre 7

Nuit obscure, sans lune

Nuit obscure, sans lune, aux étoiles orphelines. Seules les flammes dessinent le monde gris de leurs faibles halos de lumières. La mer, toute proche, indistincte. Un silence insaisissable est installé jusqu'à l'aurore, lorsque le jour viendra tendrement noyer les astres encore assoupis. Apparaît dans l'ombre de cette ruelle brumeuse l'écho mystérieux de la silhouette de ces deux êtres, qui s'approchent du port, très calme. Ce sont Porcia et Brutus, qu'une route exténuante de plusieurs jours avait amenés jusqu'à cette petite ville sur les rivages de l'Adriatique.

« Brutus, tu ne t'es pas confié à moi depuis ces événements terribles il y a une quinzaine de jours, aux Ides de mars, depuis que vous avez assassiné César, vous les conjurés . . . La semaine précédente, revenu de chez Cassius, tu semblais pourtant résolu à prendre part au complot, à redonner à Rome ses lois et à faire tomber le tyran ! Que s'est-il passé de si déchirant pour que, même à moi, tu ne puisses en faire part ? »

« Nous nous étions tous préparés à cet instant ultime, celui où nous tue- rions César, balbutia Brutus. Porcia, nous pensions que sa chute redonnerait immédiatement au Sénat toute sa légitimité et son pouvoir sur le Peuple, que la République se redresserait d'elle-même. . . Ah, pauvres fous que nous étions ! C'était sans compter sur la colère de la foule et la médiocrité des autres conjurés ! A peine César était-il mort que la panique s'empara de nous, le corps gisait encore sur le marbre de la Curie, au pied de la statue de Pompée - quelle ironie ! Certains voulaient prendre le contrôle de l'armée, d'autres exposer son corps au Peuple en invoquant la République éternelle, d'autres déjà évoquaient l'assassinat des autres généraux de César dans la

foulée, et regrettaient d’avoir laissé échapper Marc Antoine. . . Mais au même instant la rumeur, puis la nouvelle de l’assassinat de César se répandaient dans Rome, et alors que nous nous disputions encore sur la conduite à tenir pour la suite des événements, ses partisans attisaient la colère du Peuple, qui parcourait les rues de Rome en réclamant notre mise à mort ! Alors nous nous sommes réfugiés sur la colline du Capitole, assiégés par les émeutiers, comme les vieux Sénateurs lorsque le chef Gaulois Brennus prit Rome, il y a des centaines d’années – et la République n’est pas moins en danger aujourd’hui !

Le lendemain, Marc Antoine proposa que nous soyons graciés, et qu’en contrepartie, toutes les décisions de César restent en vigueur. Et tous, ils ont accepté cette trahison de nos idéaux, ils tremblaient pour leurs vies, les lâches, leur survie leur était plus importante que l’enjeu du meurtre – rien de moins que la République ! Trois jours plus tard pourtant, aux funérailles publiques du tyran, Marc Antoine exhiba son cadavre devant la foule, excitant sa colère contre nous, les traîtres que César avait pardonnés et élevés aux plus hauts honneurs ! C’est pour cela que nous avons dû fuir, ma tendre épouse, c’est pour cela que je rejoins maintenant l’Asie et la Grèce, afin de lever une armée qui rétablira le pouvoir du Sénat sur Rome, par la force cette fois. Nous continuerons la lutte avec Cassius – les autres conjurés ne cherchaient que leurs propres intérêts dans cette affaire. Comment ai-je pu m’associer avec eux, après avoir senti autant d’avidité chez Caius et Decimus, et tous les autres étaient de la même veine ! Cassius, seul, cherche à prolonger la véritable lutte de Pompée, à protéger les hommes et les lois face à l’arbitraire d’un roi au-dessus de tous et de tout ! Porcia, il me faut à présent prendre la mer, quitter Rome, fuir l’Italie ! Tu dois rester ici – la vie qui m’attend est celle des campagnes militaires, jusqu’à l’heure radieuse où avec l’aide des dieux nous nous retrouverons dans Rome délivrée ! »

A quelques mètres, le navire attendait Brutus. Cassius, lui, était déjà en route pour rejoindre les provinces d’Asie et reprendre le contrôle des légions de Syrie dans un premier temps, puis faire la jonction avec les troupes que Brutus recruterait en Grèce et en Macédoine. Le jour se lèverait bientôt, et le hasard des vents dans ces ruelles vides laisserait bientôt place à une foule grouillante et dangereuse, parmi laquelle pourrait se cacher des assassins envoyés par Marc Antoine. Il ne pouvait plus tarder à présent.

« Je sais tout cela Brutus, j'ai moi-même vu ces gens hurler à notre mort dans les rues de Rome, jusque devant notre maison, et c'est effrayée que je t'ai suivi jusqu'ici, pour t'accompagner dans ces derniers instants avant que tu ne rejoignes l'Orient. Mais vois-tu je peux lire sur tes lèvres, à travers les mots-mêmes. Tu ne m'as pas tout dit, je sens une faille en toi, toi qui d'ordinaire es si déterminé, toi qui étais si entier dans ta résolution de tuer César. Brutus, au nom de notre séparation si proche, me confieras-tu ce regret amer qui te ronge ? »

« Tu as vu juste, Porcia, je ne peux oublier ces quelques secondes, une éternité pour ma conscience, car elles durent encore, elles résonnent en moi jusqu'à aujourd'hui . . . Le jour des Ides de Mars, au plus fort de la cohue, je me suis approché du tyran, nous devons chacun porter un coup, afin qu'aucun d'entre nous ne puisse nier son implication – je me suis approché donc, lorsque César, après les premiers coups, se débattait encore, blessant certains d'entre nous de son stylet, déjà le sang coulait de ses plaies, les Sénateurs terrifiés s'enfuyaient dans une confusion indescriptible. . . Alors, face à lui, j'ai levé mon poignard vers le ciel, il était prêt à fondre, à donner la mort, aussi implacablement qu'un juge rend sa sanction – le meurtre pour avoir aspiré à la Royauté, pour avoir voulu faire disparaître les lois derrière un homme ! Lorsqu'il m'aperçut, le croiras-tu Porcia, ce général qui conquiert des contrées innombrables, qui connut la gloire et le pouvoir absolus, qui fut si proche de s'élever au-dessus de Rome même, en m'apercevant cet homme s'est figé, comme si déjà ma lame lui transperçait le cœur – mais c'était une toute autre douleur qui l'atteignait à cet instant précis, c'était celle de la trahison d'un être que l'on a aimé et qui vous a aimé en retour. Ces yeux Porcia, comment pourrais-je les oublier, portaient jusqu'à moi toute la profondeur de sa conscience à nue et à travers eux je me suis vu – la toge couverte de sang, le chaos des coups où les conjurés se blessaient même entre eux de leurs lames, le bruit sourd des pas des Sénateurs qui s'enfuyaient, et au milieu de tout cela, mon poignard suspendu comme au fil du destin, prêt à s'abattre pour trancher le dernier lien qui nous unissait encore, cet homme et moi, prêt à prendre sa vie malgré qu'il ait sauvé la mienne, et alors, alors Porcia, il a *renoncé* à se défendre lorsqu'il m'a vu – lui qui se battait comme un lion au milieu de nous autres, les lâches aux nombreux poignards, le désespoir s'est immiscé dans son cœur comme une soudaine fêlure dans le verre, et qui si légère pourtant, ferait se briser la vitre entière ! Et face à son visage, rouge déjà de ses vains efforts qu'il dégageait pour sa survie, face à ses yeux qui à cet instant reflétaient peut-être pour la première

fois le monde entier, comme si la terreur face à sa propre mort avait ouvert son âme vers le monde tout comme nos poignards s'affairaient au même moment à ouvrir sa chair, alors Porcia, à ce moment insoutenable, lorsqu'il s'est couvert le visage de sa toge et s'est abandonné au fil du destin, j'ai laissé échapper la lame ! Je n'ai pas su frapper César, j'ai cédé devant le dénuement le plus profond de cet être au seuil de la mort – tuer cet homme, ç'aurait été tuer l'humanité entière ! Frapper ce visage, ç'aurait été frapper tous les visages du monde ! Pourtant j'ai le sentiment que ma vie ne fut qu'une longue préparation à cet acte, à cet ultime instant – il n'y a plus de passé ni de futur pour moi, maintenant qu'il ne fut pas accompli ! Une partie de Brutus est morte ce jour-là avec lui, complice de ne l'avoir pas tué, et je ne vivrai plus que pour racheter ma lâcheté d'un instant – de toute une vie !

>

« Ainsi donc Brutus n'a pas porté le coup de poignard que Rome toute entière lui prête. . . Au fond, tu es resté un homme jusqu'au bout, malgré la force de tes résolutions ; tu n'as pas renoncé à ton humanité – mais c'est bien cela qui te caractérise, les plus hautes aspirations, l'amour de la Justice, servi par l'Homme et ses contradictions, et non pas un pantin de la morale, non pas la soumission aveugle à des idéaux ! Tu n'as pas su tout à fait disparaître – Brutus, c'est bien pour cela que cet acte, même inachevé, est le tien ! »

A cet instant, de derrière les horizons heureux, le soleil vint conter à la mer le refrain d'une douce chanson, où s'est évanouie l'immensité des rivages : les premières lueurs chantantes rappellèrent aux hommes qu'aujourd'hui encore, il faudra vivre.

« Ô Brutus, le soleil se lève à présent, ton navire ne t'attendra pas plus longtemps . . . Tu emportes avec toi une partie de moi ; supporterai-je cette séparation, supporterai-je de te savoir risquer ta vie à tout instant ? Comment nous quitter, lorsque notre rencontre prochaine est si incertaine ? Comment me résoudre à te le dire – adieu ! – et te laisser aller dans l'éternité ? »

« Ma tendre amie, que tu le sentes ou non, mes pensées seront toujours auprès de toi, comme ces étoiles suspendues à la voûte céleste, et qui bien qu'effacées par le jour, sont encore là pour veiller sur toi et te regarder. A notre première rencontre un océan s'est ouvert dans ma poitrine – crois-tu qu'on puisse jamais refermer cet océan alors que tu m'as dévoilé le rivage de tes mystères ? Lorsque je fermerai les yeux, ce sera pour te regarder encore,

pour me perdre dans nos souvenirs comme l'on se perd dans un songe. N'oublie jamais que tous les soirs nous contemplerons la même lune apparaître dans le ciel et que sa lueur sera le reflet des pensées que je t'adresserai, et que lorsque le vent viendra te murmurer à l'oreille quelques secrets, ce sera moi qui lui aurai soufflé par-delà les mers. N'oublie jamais qu'aucune tendresse, aucune affection du monde à ton égard ne sera le fruit du hasard, mais que c'est moi qui allumerai le feu du soir pour que tu te souviennes de l'autre flamme, la nôtre ; qu'à l'aurore les oiseaux te répéteront les poèmes que je leur soufflerai à ton attention, et que tout cela ne sera jamais qu'une infime parcelle de l'immensité de ton âme en la mienne – dans nos cœurs, les limites se sont estompées, et désormais c'est le monde entier qui résonne de notre amour, il est trop grand pour lui, et c'est comme si le monde était en nous.

Mais si je reste, Marc Antoine et les héritiers de César me feront périr, et toi avec. Ceux-là n'ont pas la grandeur de César, ils sont prêts à tout pour le pouvoir et la domination de Rome, ils massacreront chacun des conjurés avant de s'entre-dévorer. Ô Porcia, la colère du Peuple m'a atteint au cœur . . . Celui-ci voudrait des héros ou des démons, à la réputation lisse – quand les infinis degrés de la complexité de l'âme humaine la rendent tout à fait illisible et insupportable pour la foule ! Ah, Brutus un traître, un lâche ! Mais il m'a fallu tout le courage de ce monde pour dépasser ma dette envers César et accepter de me faire l'instrument de ce meurtre, pour admettre que ma propre personne importait peu ici, seulement le symbole et les conséquences de cet acte – la mort d'un tyran des mains des protecteurs de la Justice ! Ne peuvent-ils pas comprendre que ce jour-là je n'étais pas Brutus, mais que ce qui s'est exprimé à travers moi, c'est la dignité des hommes ; que ce qui importe, ce n'est pas le masque de traître, de Sénateur ou de jaloux de la réussite de César que l'on voudrait me faire porter, mais cet esprit de liberté et de vertu qui s'est personnifié dans mon aïeul lorsqu'il tua le dernier roi de Rome il y cinq cent ans, dans Harmodios et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le tyran d'Athènes Hipparque, dans tous ceux qui ont un jour combattu la folie de l'arbitraire d'un homme au-dessus de tous ! Ils vivent à travers moi comme je vivrai jusqu'à la nuit des siècles dans le cœur de ceux qui se battront pour la Justice ! Que les partisans de César m'injurient et m'appellent comme ils le veulent, je ne souffrirai de leur incompréhension que de mon vivant. Après ma mort, je ne veux pas que l'on se souvienne de moi par mon nom ou ma réputation, je ne veux pas de cette gloire évidée, mais je vivrai pour que mon être se soit réalisé par ses actions et son inflexion sur les hommes,

l'Histoire et la Justice! »

Le soleil dévoile à présent les ombres du crépuscule nu d'une suave marée de lumière. Vois ces deux amants : dans les cieux du matin, leurs murmures se sont envolés vers les astres comme d'indicibles secrets qui, par quelque mystère, résonnent encore jusqu'à nous. Brutus vivra pour réaliser ce que porte son être, cette force qui souffle à travers les âges et s'incarne dans certains hommes pour que, s'approchant de l'Absolu, ils deviennent plus qu'eux-mêmes. Car, ami lecteur, qui sommes-nous donc ? Une situation, un agrégat de qualificatifs, des relations, une naissance, tout cela ne fera jamais un homme. Ne serions-nous pas plutôt comme d'étranges instruments, toujours traversés par des forces immenses qui existent en dehors de nous mais qui ne se réalisent qu'à travers nos actes et ne nous touchent que par l'esprit ? L'art, la violence, la bonté, le mépris, la Justice, le mal et la morale, toutes ces énergies, ces pulsions en nous résonnent comme le bruissement du vent dans la forêt – et chacun sait que la brise n'existe que par sa rencontre avec l'arbre, que sans lui elle ne se réalise pas tout à fait ; ainsi à chaque instant ne faisons nous que rejouer la constante mélodie du monde.

Il me plaît d'imaginer que le Fils de l'Homme se réincarne à chaque fois qu'un être s'efface derrière la bonté nue, que Socrate habite chaque trait de la Raison face à l'obscurité et au fanatisme, que nous portons tous une trace de la flamme de Brutus lorsque nous nous révoltons face à l'injustice d'un pouvoir arbitraire, que le doute et la crainte de l'Absolu se retrouvent en chacun de nous lorsque nous appréhendons ces manifestations transcendantes, ces forces qui toujours nous dépassent et nous emportent plus loin que nous-mêmes. Il nous est nécessaire de vivre près de l'infini, qu'il s'agisse de le lire chaque soir dans les constellations immenses, à l'horizon d'un océan entier, dans le cœur nu des hommes, dans les contours de l'art ou bien au creux de quelques notes oubliées dans la symphonie d'un soir d'automne.

Mais vers quels sommets, vers quels océans nous poussent-elles, sinon ceux des limites du rivage des hommes ? Ne nous faudra-t-il pas totalement disparaître pour qu'enfin ces forces puissent être au monde, en elles-mêmes et non plus seulement à travers nous ? Donner sa mort, après avoir vécu de la façon la plus absolue en ayant porté nos convictions, non plus comme un poids mais bien comme un aboutissement, un privilège que nous aura fait le souffle d'avoir pénétré notre esprit si profondément que nous ne saurions plus être sans lui, voilà ce qui peut-être fut la destinée de ceux qui ont dépassé l'homme et dont les actes retentissent encore jusqu'à nous – et

peut-être nous retrouverons nous en eux, non plus dissipés et perdant notre qualité d'homme face aux mille distractions du quotidien, mais enfin bien vivant, brûlant, tout à la fois flamme et bougie, arbre et vent, instrument et mélodie – nous disparaîtrons dans le monde, comme lorsque nous contemplons l'immensité des étendus encore vierges, et que pour quelques instants, il nous semble que notre esprit n'est plus en nous mais a pris son envol dans l'espace, et qu'il se sent chez lui dans l'air du soir, comme l'oiseau au ciel – non plus contre les choses mais caressant leurs formes avec une joie nouvelle, celle de donner l'ombre, et par là l'existence au monde, celle de la simplicité d'être sans même s'en apercevoir, et non plus cette lutte déchirante de nos sens et de notre intellect pour appréhender le réel.

Comment alors ne pas vivre par nos actes, ne pas nous réaliser pleinement par notre détermination à accomplir l'essence de ce que nous portons, ou plutôt de ce qui nous porte ? Et si nous disparaissions au passage, coupable – ou victime ! – de n'avoir pas supporté la profondeur de l'absolu et la proximité avec l'infini, alors nous nous fondrons en lui et vivrons à travers le souffle, au rythme des Saisons qui est aussi le rythme de l'éternité, prêt à vibrer en cœur avec les hommes qu'il fera résonner à nouveau !

Vivons de tout notre éclat, plutôt que de nous laisser nous évanouir dans l'attente et nous abîmer dans les futilités ! Portons le courage de la fleur, qui chaque jour se réalise en s'ouvrant, qui chaque année s'en va mourir dans les affres de l'hiver, pour renaître, une autre et elle-même à la fois, au printemps ! « Qu'ai-je jamais accompli ? » – pouvons-nous même supporter que cette terrible question reste muette parmi l'immensité et le vide, avec le seul silence pour réponse ?

Le navire est déjà loin maintenant, et ses voiles blanches se fanent dans les brumes du matin. Comme la neige fond dans la neige, Marcus Junius Brutus s'estompe, disparaît peu à peu des regards des hommes. Et à l'œil apparaît, inconsciente, une larme . . .

Table des matières

1	Une larme	1
2	Jour après jour	9
3	Une voix dans l'ombre	13
4	Un matin paisible	21
5	L'inconnu	25
6	Affranchi de la raison	35
7	Nuit obscure, sans lune	39